

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

No 26, 2me année

J. M. J.

26 Juin 1892

LA FAMILLE

Publication hebdomadaire — de simple lecture —
dediee a la famille

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Directeur

Auquel doivent être adressées toutes communications
relatives à la revue et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

La Bourse d'Or

P. SALÈS

Simple notes sur hommes, faits et lieux du

Canada

G. F. B.

A Rome : Par ci, Par là

J. B. PROULX, ptre

La Seconde Mère

H. G.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an

Les abonnements datent du 1er Janvier

UN NUMERO, 2 CENTIMS

ON S'ABONNE A JOLIETTE P. Q. CANADA.

Je ne vois pas la LITTÉRATURE AU CANADA dans votre bibliothèque ! Le second volume paraîtra dans le courant de 1892 ; achetez 1890, si vous voulez avoir la série.

DÉCISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNEAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER tous LES ARRÉRAGES qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié 60 cts.

N. B. — L'abonnement à l'ETUDIANT est encore de 50 centins pour les écoliers, les religieuses et les institutrices.

A l'Œuvre et à l'Épreuve

PAR LAURE CONAN

—)o(—

Roman historique. L'auteur a poli et repoli son ouvrage. Pensées nobles, sentiments délicats, expressions heureuses, couleur locale respectée, cœur humain bien rendu : voilà ce que l'on trouve dans ce volume.

En vente au bureau de l'ETUDIANT : 52 centins, franc de port.

NOUS TENONS A LA DISPOSITION DES AMATEURS :

Le COUVENT de 1886, broché.....	\$0.25
La FAMILLE de 1891, relié.....	1.10
La LITTÉRATURE au CANADA en 1890, reliure de luxe, franc de port.....	60
DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS conjugués, broché, franc de port.....	25
COUPS DE CRAYON, par F. A. B., broché, franc de port.....	25

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

LA BOURSE D'OR.

Madame Louise Chevillé, attendait, depuis une heure, dans la petite pièce où se tiennent les ouvrières de la maison Cazanin et Roger au moment de faire leurs livraisons.

La directrice de la manutention cria enfin :

— A vous, madame Chevillé !

Elle entra, son carton à la main, salua gracieusement les employées, puis enleva, de son carton, la confection qu'elle apportait. La directrice l'examina rapidement, car le travail de madame Chevillé était toujours soigneusement fait ; et elle dit :

— C'est bien, vous pouvez passer à la caisse.

L'ouvrière hésita un peu ; puis, d'une voix humble elle demanda :

— Vous ne me donnez pas d'autre ouvrage ?

— Eh ! non, fit la directrice de la manutention avec humeur, Les affaires vont mal, les acheteurs ne viennent pas, nos magasins sont pleins de marchandises qui ne se vendent pas. Vous reviendrez dans cinq ou six semaines.

L'ouvrière essaya de sourire ; et, refermant son carton, elle alla à la caisse, où elle reçut cinq francs, le prix de la confection qu'elle avait livrée.

Quand elle se trouva dans l'escalier, elle s'arrêta, oppressée, posa son carton à terre et essuya de grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Presque aussitôt elle entendit des pas derrière elle et des voix irritées : sans doute d'autres ouvrières qui s'en allaient furieuses de ne plus avoir de travail...

Elle se raidit, ne voulant pas qu'on vit son chagrin, et, d'un pas ferme, gagna la rue Montmartre.

Habituellement, elle prenait l'omnibus pour regagner son

lointain quartier de Belleville ; mais, aujourd'hui, elle n'avait pas le droit de faire une dépense inutile. Et puis, c'était un des premiers jours d'avril, un beau jour de printemps, un jour comme celui où elle s'était mariée avec Jean Chevillé, un brave ouvrier sculpteur.

Ce souvenir lui revenait tout à coup, pour la soutenir dans sa misère, car c'était la misère maintenant...

Et cependant, ils avaient été si heureux les premières années ! Lui, excellent ouvrier, gagnant largement la vie de la maison ; elle, bonne ménagère, toute à son mari, fière de lui ; et, quand un petit leur était venu, il leur avait semblé que c'était le bonheur pour toute la vie. Ils étaient confortablement installés dans un logement de trois chambres, rue des Couronnes, avec un mobilier jeune et coquet acheté peu à peu. Rien ne manquait à la maison.

Et soudain, une chose absurde, banale avait troublé leur douce quiétude. Des bruits de guerre, la concurrence de l'étranger, l'abondance des stocks, un tas de choses auxquelles ils n'entendaient rien, avaient suffi. Il y avait deux ans environ que le patron de Jean Chevillé avait été forcé de diminuer légèrement le prix du salaire : six mois après, il avait réduit les heures de travail ; bientôt même, il avait supprimé un jour ; et, depuis huit mois, Jean Chevillé ne travaillait plus que deux ou trois jours par semaine. Il cherchait courageusement de la besogne dans d'autres ateliers ; il n'en trouvait pas.

Quand sa femme avait vu la gêne se glisser dans la maison, elle n'avait pas hésité ; elle s'était représentée dans l'atelier où elle travaillait autrefois, et on lui avait donné des confectons qu'elle pouvait faire chez elle en surveillant son ménage.

Les jours où son mari ne travaillait pas, il la remplaçait, pour conduire le petit à l'école ; et pour les menus soins de la maison. En travaillant beaucoup, et veillant parfois jusqu'au matin, elle achevait quatre confectons en une semaine et gagnait vingt francs. Cela ne remplaçait pas l'argent que le mari ne gagnait plus ; mais du moins ils vivaient sans s'endetter, et s'ils supportaient quelques privations, les sourires de leur enfant les consolaient : ils se disaient que cela ne durerait pas.

Malheureusement cela n'avait déjà que trop duré et s'était compliqué du mauvais état des affaires, qui avait fini par toucher les confectons, aussi bien que les meubles. Un jour, on n'avait plus donné que deux confectons, à la pauvre femme, bientôt même une seule par semaine.

Alors, la gêne était devenue effrayante. Il avait fallu prendre le chemin du Mont-de-Piété, et après cela, le chemin d'une boutique où l'on achète les reconnaissances du Mont-de-Piété. La semaine précédente, Louise Chevillé avait engagé son alliance, sa dernière ressource ; et son mari avait pleuré.

C'était à tout cela que la pauvre femme songeait, en remontant vers la rue des Couronnes, et il lui semblait qu'elle n'aurait plus la force de lutter. Elle avait un terrible moment de découragement ; elle serrait sa pièce de cinq francs au fond de sa poche, c'était pour faire manger son fils ce soir et demain ; mais après ?... Ce que son mari allait rapporter, elle le devait dans le quartier. Et, dans une dizaine de jours, il faudrait payer le terme : quatre-vingts francs !

— Jamais je ne pourrai... Jamais !

Elle gravit péniblement les quatre étages qui menaient à son logement ; et, au moment d'entrer, elle s'arrêta apeurée. Elle avait entendu marcher.

Qui pouvait être là ?

A cette heure, son fils était à l'école, et son mari n'était pas encore revenu de l'atelier. Elle entra cependant et demeura stupéfaite en voyant son mari qui se promenait d'un pas agité les poings fermés, le visage tout pâle. Dès qu'il aperçut sa femme, il cria :

— Ah ! c'est trop, Louise, c'est trop !...

Elle tomba sur une chaise, contemplant son mari avec effroi ; il reprenait :

— Oui, c'est trop ! Je ne t'en avais rien dit, parce que tu étais bien assez malheureuse comme cela ; mais je l'avais deviné ! Depuis un mois, je savais qu'il ne sortait rien de la maison, pas un sou de marchandises, et je voyais le patron tout socieux... Enfin, c'est fini... On nous a réunis aujourd'hui ; il nous a dit sa situation : Il va liquider pour ne pas faire faillite... Et l'atelier est fermé... Voilà !

La femme restait immobile, n'ayant pas la force de parler. Il eut peur de lui avoir fait mal.

— Pardonne-moi, Louise ; je t'ai dit cela trop brusquement...

Elle bégaya :

— Non, mon ami... non...

Il lui prit la main et murmura :

— Quand je pense que ma pauvre chère femme est forcée de se tuer à la besogne pour gagner notre pain.

PIERRE SALES.

(A CONTINUER)

SIMPLES NOTES

SUR

HOMMES, FAITS ET LIEUX. DU CANADA.

(POUR L'ÉTUDIANT.)

Montréal ou Ville-Marie.

Fondée sur le site d'Hochelaga, par M. de Maisonneuve, le 17 mai 1642 ; dévastée par les Iroquois, en 1689 ; prise par les Anglais, en 1760.

Port-Royal.

Port-Royal, premier établissement des Français en Acadie ; fondé par DeMonts, en 1604-1605, sur le côté nord d'une grande baie intérieure qui communique, par un étroit passage, avec la baie de Fundy, (baie Française) sur son côté sud ; M. de Poutrincourt, en 1606, y amena une colonie tout entière, composée d'ouvriers de tous états et y fit exécuter les premiers travaux de culture ; le site fut ensuite changé par D'Aulnay de Charnisay, pour un autre sur le côté sud, à six milles environ à l'est du premier, entre 1634 et 1645. Population, 380 en 1671.

Jacques-Cartier.

Jacques Cartier né à Saint-Malo, 1491, découvrit le Canada, en 1534-1535 ; y fit trois voyages et jeta les premiers fondements de la Nouvelle-France, en construisant au Cap-Rouge, à quelques lieues à l'ouest de Québec, un fort qu'il nomma Charlebourg-Royal, en 1541, sous le règne de François Ier.

Louisbourg.

Louisbourg, port de mer et ville fortifiée, fondée par M. de Costebelle, sous les Français, en août 1713.

Chibouctou.

Chibouctou fut nommé Halifax, vers 1749, par lord Cornwallis, en l'honneur de lord Halifax, et devint la capitale de la Nouvelle-Ecosse.

Ile du Prince Édouard.

Cette île fut visitée par Cabot, en 1497, et fut nommée *Ile Saint-Jean*, par Champlain, en 1603. Elle fut d'abord peuplée par les Acadiens, après 1715, prise par les Anglais, en 1745, rendue à la France par

le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748, et reprise par les Anglais, en 1758.

Le Mississippi.

Mississippi ou Meschacébé, *le père des eaux*, reconnu par de Soto en 1541 ; approché par Nicolet, en 1634 et exploré par Jolliet et le P. Marquette, en 1673; La Salle, en 1682, le descendit jusqu'à son embouchure, en canot d'écorce.

La Louisiane.

La Louisiane comprenait le territoire, sur le golfe du Mexique, arrosé par les tributaires du Mississippi, et fut ainsi nommée par La Salle, en l'honneur de Louis XIV, en 1682. Elle fut cédée à l'Espagne, en 1762, et rendue à la France en 1803 ; elle fut ensuite vendue aux Etats-Unis pour la somme de quinze millions de piastres, sous Napoléon Ier.

Le Canada.

Le Canada, qui comprend aujourd'hui l'Acadie (Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick), et l'île Saint-Jean (île du Prince-Edouard) avec le reste du pays, au nord-ouest, jusqu'à l'océan Pacifique, couvre une superficie de 3,458,000 milles anglais, presque autant que toute l'Europe dont la superficie est de 3,800,000, ce qui ne forme que 342,000 milles de plus.

Les United Empire Loyalists.

(2) Plus de 40,000 s'établirent au Canada, dont : 10,000 dans la province de Québec, 15,000 dans la Nouvelle-Ecosse, 5,000 dans le Nouveau-Brunswick et 10,000 dans l'Ontario.

Le gouvernement leur accorda de 200 à 1,200 acres de terre, par famille, avec instruments aratoires, nourriture et vêtements, pendant deux ans.

Si la France en eut fait autant pour les Acadiens et les Canadiens, ou même si elle ne leur eût accordé que le quart de ces secours, aurait-elle à déplorer aujourd'hui la perte d'un continent ?

C'est en profit des Loyalists que 2000 Acadiens de la rivière St-Jean furent dépossédés de leurs propriétés.

G. F. B.

Avez-vous acheté la LITTÉRATURE AU
CANADA EN 1890. Broché 50 cts, Relié
60 cts.

A ROME : PAR ÇI, PAR LA

CHAPITRE QUATORZIÈME.

DU 17 JUIN AU 12 JUILLET

Dimanche 29 juin.— Saint Pierre.

Il y a de belles cérémonies à l'église St-Pierre, aujourd'hui, et je n'y vais pas ; je ne suis pas malade, mais le climat me rend mou. J'ai encore pas mal de travail sur les bras, et je veux garder toutes mes forces pour l'ouvrage nécessaire.

Je me contente d'assister par la pensée aux fêtes de St-Lin. Je vois tomber le voile, s'ouvrir grands les yeux des paroisiens : je vois St-Lin rayonnant au milieu des apôtres, qui protège son peuple ; j'entends la voix solennelle de M. Rouleau qui se déroule en belles pensées et en longues périodes. J'offre à Dieu le sacrifice de mon absence.

Le Pape m'avait dit : " Je vous enverrai un souvenir—Saint-Père, je vous demanderai de me l'envoyer pour ma mère.— C'est bien pour votre mère, c'est tout un. " Je chargeai Mgr. Jacobini de le rappeler au Pape, s'il l'oubliait. Aujourd'hui, je reçois par Mgr Jacobini, un beau chapelet ; il est précieux. Il est en onix. Je l'ai montré à un orfèvre, il me dit qu'il vaut cinq piastres ; mais son plus grand prix vient du donateur. Je vois la bonne vieille mère égrèner ces beaux grains ; mais, pour dire trois chapelets de suite, celui-ci pèse un peu.— Je reçois une lettre de M. Belnoue que je vous envoie encore. C'est un homme charmant. Je dîne à midi chez le Père Te-naillon ; ci-inclus sa lettre d'invitation. Aujourd'hui même vous m'adressez votre dernière lettre à Rome, ça sent la fin du voyage.

Ecrivez-moi à Paris jusqu'au 15 juillet, écrivez le 15 même. Ne craignez pas que je dérange mon départ. Le 2 août est une date aussi inamovible que le jour de Pâques. Des images que m'annoncent M. Belnoue, je vous en expédie trois ; une vierge Marie pour maman, une vierge noire pour sœur Philippe, et la troisième pour vous. Vous recevrez, à dater du pre-

mier de juillet un journal italien " Il Divin Salvatore " qui paraît deux fois par semaine, 16 pages. C'est comme qui dirait " *La semaine religieuse de Rome.* " Conservez m'en soigneusement la file jusqu'à mon arrivée. Il ne me reste plus qu'à m'abonner à un journal ou revue latine, c'est ce que je ferai probablement cette semaine. Et pour nous tenir au courant du mouvement religieux et politique de la France, en passant à Paris, je paierai un abonnement au journal *La Croix*, quelque-chose d'écrit dans un excellent esprit et de finement rédigé. Avec tout cela, nous aurons de quoi nous distraire des disputes absurdes de notre politique terre à terre.

Lundi 30 juin.— Toute la journée, j'ai travaillé à mon *rapport*. Les premières épreuves m'en sont arrivées ce soir. Monseigneur Baroncini est venu me voir : grand honneur.

Mardi 1 juillet.— Je dîne au collège canadien. Trois de ces jeunes prêtres viennent me rendre visite à neuf heures. M. Bourd qui est ici depuis deux ans et qui part ce soir pour Montréal, à 11 heures, était ici pour me faire ses adieux.

Mercredi 2 juillet.— Vous m'avez souvent dit : " Quand vous aurez de l'ouvrage, écrivez court, mais écrivez pour que nous ne soyons pas inquiets ". Or j'ai de l'ouvrage pardessus la tête, je vous écris pour que vous ne soyez pas inquiet, et vous voyez que je suis court.

Je profite de la permission, me promettant de jaser avec plus d'abondance avant longtemps. Le Père Tenaillon, tout joyeux, m'est arrivé ce matin, avec des lettres de Montréal, annonçant l'établissement de sa communauté à Montréal, sur le plateau, pas loin, de l'église Saint Jean-Baptiste.

Jeudi, 3 juillet.— En revenant de l'imprimerie j'arrête aux Quatre fontaines, et je dis à M. Cousineau : " je suis guénille, fatigué j'ai quatre longues lettres à copier pour les protes ; pourriez vous me donner un coup de main. — Oui j'irai passer l'après-midi chez vous, " à 1½ heure, il était ici. Nous nous établissons un de chaque côté de la table, avec une assiettée de cerises dans le milieu, et nous jouons de la plume jusqu'à 6 heures. Puis, après le souper 6½ h. à 8 heures, même exercice. Je ne dis pas que quelques paroles parlées n'aient pas remplacées quelquefois les paroles écrites ; mais tout de même, nous avons fait de l'ouvrage, et beaucoup. Demain la dernière

feuille de mon rapport sera chez M. Befani, tout le temps, il imprime, il est rendu à la moitié. Chaque soir je reçois mon faisceau d'épreuves, et le lendemain à 10 heures, quand je vais les lui porter, je corrige à son bureau la mise en page.

Vendredi 4 juillet.— J'étais bien en arrière dans ma correspondance. De retour de l'imprimerie, j'écris à Monseigneur Fabre, à M. Archambault, à M. Collin à Paris, à Mgr Labelle ; et je continuerai à répondre aux lettres dont je n'ai pu accuser réception, parce que mon temps tout entier était à la rédaction du rapport. Je veux mettre tout en ordre sous ce côté avant que de quitter Rome.

Samedi, 5 juillet.— J'ai dîné au collège canadien, faisant mes adieux à M. le Supérieur et à M. Leclerc qui partent lundi pour Paris. Le premier reviendra de là dans une quinzaine de jours. M. Leclerc continuera jusqu'au Canada, si sa santé lui permet de traverser. Nous aurons sa visite, j'espère, dans le courant de septembre. C'est un des caractères les plus sympathiques que j'ai encore rencontrés. Puis avec M. Cousineau, je suis allé prendre des informations plus précises sur l'envoi de mes malles au paquebot. "La Champagne" au Havre pour le 2 d'août, sur mes billets de chemin de fer et de traversée. J'achèterai ici mon billet du Havre à New-York. Si je le perds, en route je pourrai toujours m'en faire donner un autre. Mais si je perdais mon argent, personne ne me le remplacerait. Puis j'apportai ici, à la ville, mes tableaux, dans une bonne caisse faite exprès. J'en ai 32, sans compter mon St-Lin que je vais ajouter, et une *Cène* trop grande pour ma boîte, lequel tableau j'ai confié à l'envoi de Mgr Labelle. Il nous arrivera par St-Jérôme.

Dimanche, 6 juillet.— Hier m'est arrivée votre lettre du 22 de juin avec la somme des prières faites à mon intention. Merci !

Je suis allé dîner au St. Sacrement. Le Père Tenailon et Mgr Baroncini se sont arrangés pour venir souper avec moi mercredi soir. Souper d'adieu !

Je reçois avec mes épreuves, ce mot de M. Befani : " Je suis heureux de vous pouvoir assurer que j'aurai achevé l'impression du *Mémoire* mercredi soir ou jeudi matin. En travaillant dans les heures *extra*, et un peu plus à l'Américaine, et vous avec moi ici ; nous réussirons."— Après que mes mémoires auront pris le train, je ne languirai pas ici.

Vous recevrez par la même malle les "Acta Sanctae Sedis" du mois de mai. Je me suis abonné pour le volume XXIII, qui commence avec le mois d'août. Je vous envoie celui-ci comme spécimen. Il est vraiment intéressant. Mais les autres numéros n'arriveront certainement pas avant moi. Le numéro de juin n'est pas encore paru. Tout va à Rome *piano*, on dit que c'est plus *sano* ; mais pour des Américains, c'est étrivant. J'ai de mes connaissances ici qui sont au désespoir. Pourtant personnellement, je n'ai pas à me plaindre. Je reçois des félicitations de tous côtés, de ce que je puis m'en retourner après cinq mois et demi, ayant traité mes affaires jusqu'à l'oméga. — Pour en revenir aux acta, cette publication complètera le cycle des langues qui seront lues au presbytère de St-Lin : Français, Anglais, Grec, Italien et Latin. Je vais me remettre à faire mes malles, j'aime mieux faire un mémoire pour la Congrégation. Plaignez-moi. Au revoir !

Lundi 7 juillet. — Oh, là, là ! je viens de faire une terrible après-midi. J'ai sué à grosses gouttes, j'avais le mal de nerf, parfois je devais m'arrêter et m'asseoir, je n'en pouvais plus. Ah ! quel supplice ! J'ai fait mes malles. J'ai séparé ce que j'envoie en avant et ce que j'apporte avec moi. Comme la plus grande partie de ce bagage est composé de livres, et que cela pèse beaucoup, je fais deux caisses séparées. Pour ne pas les acheter trop grandes, ni trop petites, j'ai cordé le long du mur mes effets en deux tas oblongs, et demain je ferai venir un menuisier qui fabriquera le contenant juste sur le contenu.

Je dois recevoir mes dernières épreuves ce soir. Je vois arriver petit à petit le moment du départ avec une satisfaction douce et calme.

J'ai mis de côté dix exemplaires de tous mes mémoires pour les porter, avant de quitter Rome, à certains personnages qui ne les ont pas vus jusqu'ici, et qui doivent être mis dans le secret de nos affaires, pour le succès de nos pas et démarches

futures. La vie est un combat, c'est pourquoi il ne faut pas y chercher le repos complet. Il faut savoir dormir sur l'affût du canon, prendre son repos et sa récréation entre deux escarmouches, le cœur gai et l'esprit libre.

Mardi, 8 Juillet.—J'ai passé une partie de ma journée à l'imprimerie pour corriger la mise en page, aussitôt qu'elle sortait des mains des reviseurs, afin de faciliter la promptitude du travail.

Mercredi, 9 juillet.—Je porte à l'imprimerie une lettre circulaire aux cardinaux qui composent la Congrégation de la Propagande. Elle m'est rendue ce soir. J'achète Cicéron en 6 volumes in folio et Tite-Livé en 7 volumes en 12, le tout pour sept piastres et cinquante centins.

Grand souper, cuisine superbe, desserts splendides, service de première classe. Mgr Baroncini, le Père Tenailhou, M. Vacher et M. Cousineau sont venus me faire leurs adieux et me souhaiter bon voyage. Jusqu'à dix heures nous veillons dans un salon, ayant invité à notre plaisir M. le Chapelain Morlot, M. Ordeneta, l'envoyé diplomatique du Venezuela et le curé de Béthulie (Saphet) en Palestine. Une bouteille de champagne arrosa les bons souhaits.

Jeudi, 10 juillet.—La sœur Providence remplit mes deux caisses. Elle le fait avec tant d'habileté qu'il me reste de la place pour trente autres volumes.

Une chance que la Providence, sous le nom et les soins de cette bonne sœur, soit venue à mon secours. Quand l'omnibus de M. Lemon vint chercher mes trois caisses, deux de livres et d'effets, et une de tableaux, je n'en pouvais plus. Je ressentis un frisson tel que je me mis au lit, et j'y restai tout l'après-midi, d'abord grelottant, puis suant à grosses gouttes. Les remèdes, la bonté et l'habileté de mon infirmière ont réussi à ramener la chaleur dans mes membres. Ce soir je me sens assez bien.

J. B. PROULX, ptre.

LA SECONDE MERE

V

Odile essaya de reconforter son mari, et grâce à sa sérénité, à la sagesse de ses raisonnements, elle parvint à lui faire accepter la pensée d'un avenir prochain où Edme, entré au lycée, serait soumis à une discipline qui modifierait heureusement ce qu'une éducation irrégulière aurait pu développer en lui de fâcheux.

Richard calma momentanément ses appréhensions, et se plongea plus avant dans les travaux qui absorbaient le meilleur de son temps. Entre ses travaux et la femme qu'il aimait de jour en jour davantage pour sa noble beauté autant que pour ses vertus, il eût été parfaitement heureux sans la pensée de ses enfants. Yveline le préoccupait moins qu'Edme. D'abord, elle était beaucoup plus jeune, et pour le présent, on ne pouvait songer à autre chose qu'au plaisir de la voir grandir et devenir de plus en plus délicieuse. Il soupirait souvent, en se disant que cette fleur exquise, la joie de son âme et de ses yeux, s'épanouissait sous un autre toit que le sien ; mais il la savait si heureuse dans la vie libre de la campagne, qu'il se résignait, à condition d'aller souvent l'embrasser.

Odile l'accompagnait presque toujours dans ses visites de quelques heures ; c'était pour elle un sacrifice très pénible, et ce n'est qu'en faisant appel à toute sa force morale qu'elle parvenait à l'accomplir sans que rien de ses émotions transparût au dehors ; mais elle le faisait pour l'amour de son mari, et pour son mari elle eût accepté toutes les croix.

Mme de la Rouveraye avait, en effet, pris, dès le premier jour, vis-à-vis de la jeune femme une attitude aimable qui creusait entre elles un gouffre infranchissable. Edme était hostile, et peu de pénétration suffisait pour deviner que Mme Brice devait ne lui parler de sa belle-mère qu'avec une amertume nial déguisée ; mais Mme de la Rouveraye était à la fois polie et glacée comme la surface d'un miroir ; on ne pouvait soupçonner en elle aucune mauvaise disposition, l'apparence de la petite Yveline était toujours correcte et gentille. Ici, à coup sûr, impossible de supposer qu'elle cherchât à influencer la fillette contre sa belle-mère ; il était évident qu'elle ne lui en parlait pas. Pour l'enfant, si jeune qu'elle fût encore, les dames des environs, amies et parentes, étaient des amies ; elle les connaissait et jasait avec elles : Mme Odile était toujours aux yeux d'Yveline la dame qu'elle avait vue pour la première fois aux Pignons, c'est-à-dire une étrangère à laquelle rien ne pouvait l'intéresser. Mme de la Rouveraye était beaucoup trop charitable pour dire du mal de son prochain ; elle n'en disait rien, — mais certains silences sont pires qu'une condamnation, dont on pourrait appeler. Odile était, par ce mutisme, condamnée, non à la mort, — ce qui suppose une existence préalable, — mais au néant éternel.

C'est ce qui rendait les visites à la Rouveraye si pénibles pour Mme Richard Brice. Chercher dans les yeux d'Yveline toujours la même expression un peu surprise, roser un baiser sur ce front indifférent, et la voir retourner à ses jeux avec la placidité égoïste d'un jeune chat un instant arrêté dans ses ébats, c'était à chaque fois un coup de poignard pour la pauvre femme. Son mari ne le ressentait pas comme elle ; habitué à ne songer à son fils qu'avec une irritation sourde, la tranquillité, la parfaite égalité des rapports avec Mme de la Rouveraye lui procurait par contraste un repos qui le rendait optimiste. C'est là que, pour la première fois, Odile apprit que la plus aimante, la plus confiante des femmes peut se trouver contrainte de dérober à son mari quelques-unes de ses pensées. Une imprudente restriction au sujet de l'accueil de Mme de la Rouveraye ayant un jour provoqué chez Richard une ombre de mécontentement, traduite par un silence prolongé, Odile s'était résolue à ne pas insister sur ce point. Elle avait trop de frayeur de l'avenir possible pour ne pas s'efforcer à tout prix de conserver les joies du présent. Elle aimait son mari autant qu'il est possible d'aimer sur la terre ; elle l'aimait dans toutes ses pensées, dans toutes ses actions ; elle en était fière, et avec cette abnégation touchante des femmes qui aiment vraiment, oubliant ce qu'elle était elle-même, elle l'eût volontiers remercié de l'avoir appelée à partager sa vie.

Richard n'appréciait pas tout à fait assez cette tendresse exquise, qui s'épanchait sur lui, pareille aux parfums de Madeleine épanchés sur les pieds du Christ. Ce n'était pas sa faute, mais celle de sa vie : sa première femme l'avait trop aimé. Ne l'aimant pas lui-même, il s'était contenté de recevoir tout ce qu'elle lui offrait, sans se croire obligé de lui rendre la pareille. Odile, en l'aimant plus encore, n'avait fait que continuer cette tradition de dévouement. Il la chérissait, il était heureux et fier de sa charmante femme, mais il ne savait pas qu'elle eût pu l'aimer moins, le gâter moins, pour mieux dire, et n'en être que plus sage.

Ce sont ces petites choses, plis de feuilles de rose, soit, mais les feuilles de rose peuvent blesser une peau délicate, si elles la frôlent toujours au même endroit ; ce sont ces petites nuances d'une vie nouvelle pourtant heureuse, qui mirent un peu de mélancolie dans l'âme haute d'Odile. Sa mélancolie n'était point pour elle une ennemie, quoique celle-là fût très différente de celle de Mme de la Rouveraye, qui était un besoin pour ainsi dire physique de s'attendrir et de regretter.

Aux heures où Mlle Montaubray s'était interdit de songer à Richard Brice, alors l'époux d'une autre, elle avait connu la tristesse et la résignation ; mais alors, c'étaient des compagnes aimées, bienvenues, qui devaient l'aider à vivre ses années solitaires. A présent qu'elle tenait son rêve dans ses mains reconnaissantes, il était plus dur de retomber dans les grisailles de l'incertitude.

Elle était vaillante cependant, et surtout très sage. Elle se dit que la vie est longue et qu'on ne désespère pas à vingt-cinq ans. Son mari l'aimait ; avec la grâce de Dieu, il l'aimerait toujours, car

elle était sûre de ne pas démeriter de sa tendresse. Elle se raidit contre ses petites déceptions, se cuirassa de souriante politesse contre l'aimable froideur de Mme de la Rouveraye et attendit : l'amitié de tous ceux qui connaissaient sa valeur et les succès mondains dont elle n'avait garde de se laisser enivrer, l'aidèrent à se faire une existence extérieure pleine d'un charme sans banalité.

VI

Trois années s'étaient écoulées. Vaincue par la raison du plus fort, c'est-à-dire par la déraison de son petit-fils, Mme Brice s'était décidée à lui donner une institutrice.

C'était une personne très sage, qui avait fait plusieurs éducations déjà, et qui, en prenant de l'âge, avait choisi la mission difficile, mais flatteuse, de préparer les petits garçons pour le lycée. Elle avait jusque-là fort bien réussi, et on la déclarait très supérieure à tout gouverneur pour mener à bien les études des jeunes héritiers de grande famille. Cette réputation méritée devait attirer sur elle l'attention de Mme Brice mère, qui, décidément, trouvait Edme un peu récalcitrant.

Les choses marchèrent assez convenablement pendant dix-huit mois environ, puis le baromètre descendit aux Pignons, pour ne plus remonter ; — c'étaient de la part de l'institutrice, des gronderies interminables, — de la part d'Edme, des éclats de colère qui faisaient présager une adolescence ingouvernable. A plusieurs reprises, Richard avait dû intervenir ; sa présence seule suffisait pour rétablir le calme et faire rentrer Edme dans le devoir, car le jeune garçon aimait son père avec un enthousiasme touchant. Rien n'était aussi beau, aussi bon que ce père absent ; en revanche, au nom de Mme Richard Brice, ses sourcils se fronçaient et sa physionomie revêtait une expression dure. N'était-ce pas à cause de sa belle-mère qu'Edme était privé de vivre avec son père ? Il avait tiré ses petites conclusions tout seul, — ce qui était fâcheux, car moins renfermé, plus expansif, il eût causé avec Jaffé, qui lui eût donné quelques saines notions de la vérité ; mais Jaffé avait perdu toute influence depuis l'entrée de l'institutrice, qui fort intelligente et bonne cependant, avait en elle-même réprouvé la familiarité de ce domestique, avant d'avoir pu se rendre compte de la différence qu'il y avait entre celui-là et tous les autres. Il s'était trouvé peu à peu écarté de son jeune maître, et, sous un prétexte ou sous un autre, les occasions de causer avec lui avaient disparu.

Mme Brice mère estimait fort Jaffé, sans lequel elle n'eût pu se retirer de la gérance de son bien ; mais elle connaissait la franchise de son langage, quoique entortillée dans d'inextricables politesses lorsqu'il avait quelque chose de particulièrement désagréable à dire, et elle redoutait instinctivement cette franchise pour son petit-fils.

Un jour de la fin de septembre, au moment où Odile ouvrait ses malles, au retour d'un séjour de quelques semaines chez son père,

dans la Creuse, Jaffé fut annoncé par la femme de chambre, un peu effarée.

— C'est le domestique des Pignons qui veut parler à monsieur tout de suite ! dit-elle.

Richard était absent. Odile fit venir l'honnête serviteur dans la bibliothèque.

— Qu'y a-t-il, Jaffé ? demanda-t-elle. Mme Brice n'est pas malade ?.. ni Edme ?

— Non, madame, répondit Jaffé tout d'une haleine ; les santés sont bonnes ; c'est le caractère qui ne va pas. Mme Brice m'envoie chercher monsieur.

— Pourquoi faire ?

— Pour mettre M. Edme à la raison, et cette fois c'est sérieux.

Odile réprima un léger mouvement d'inquiétude. Ordinairement, son mari était prévenu par lettre, et avec des ménagements, des adoucissements qui excusaient les sottises du petit garçon.

— Vous n'avez pas de lettre ? dit-elle.

— Non, Madame. Mme Brice était tellement en colère que sa main tremblait, et elle ne pouvait pas écrire. Elle m'a dit : "Prends le train, Jaffé, et va-t'en raconter ça à mon fils." Monsieur n'est pas là ?

— Il ne reviendra que demain matin, Jaffé !

— Je vais l'attendre. Si nous pouvions prendre l'express...

Il regarda Odile avec beaucoup d'attention, de ses bons yeux de chien fidèle, et après un instant d'examen :

— Je vais le dire à madame, fit-il ; peut être bien que monsieur sera moins vexé que si je le lui disais à lui-même... J'ai bien vu que madame aimait le petit...

— Oui, Jaffé, fit Odile, en lui rendant regard pour regard. Je l'aime...

— Eh bien ! alors, je vais le dire... Car monsieur ne sera pas content. Aujourd'hui, pendant la leçon, M. Edme a giflé son institutrice.

— Vous dites ? fit Odile, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Il a giflé son institutrice, — il lui a donné une tape dans la figure, enfin...

Odile avait pris un air très grave ; Jaffé continua en baissant la voix :

— Et comme madame lui en faisait reproche, — c'est vrai qu'elle le traitait rudement et que c'était difficile à supporter...

— Eh bien ? fit Odile, en devenant très pâle.

Il a levé la main sur elle... il n'a pas frappé, non, madame, heureusement... car Mme Brice est colère, et je ne sais pas ce qu'elle aurait fait !

Odile, consternée, regardait sa robe sur ses genoux, et voyait avec les yeux de sa pensée l'enfant et la grand-mère, face à face, aussi furieux, aussi emportés l'un que l'autre.

Et alors ? reprit-elle après un instant.

—M. Edme s'est sauvé dans sa chambre, où il s'est enfermé. Depuis lors, il n'a pas mangé et il n'a pas voulu sortir.

Le visage d'Odile exprimait une terreur si évidente, que Jaffé s'empressa d'ajouter :

—Je l'ai vu, madame. Je suis monté sur un arbre dans le jardin, en face de sa fenêtre, et je l'ai vu.

—Que faisait-il ?

—Il était à son bureau et il écrivait. Je pense que c'était à sa grand'mère, ou peut-être à monsieur. Alors, je suis parti.

—Et s'il lui arrivait malheur ? demanda Odile tout bas, sans oser presque s'avouer ses craintes à elle-même.

—On le garde à vue, madame, il y a quelqu'un à sa porte, et quelqu'un dans l'arbre, avec une corde pour sonner la cloche en cas d'alarme. On a attaché ses persiennes par dehors, il ne pourra pas les fermer... Il a de la lumière, et l'on fait bien attention. Et puis, ajouta-t-il très bas, il n'a ni couteau ni pistolet...

Ils s'entre-regardèrent, effrayés de ces paroles. Ils avaient eu la même idée tous deux : ce fier garçon de onze ans, dans une rage d'humiliation, pouvait avoir songé au suicide... Odile frissonna et mit sa main devant les yeux.

—Si j'osais, dit-elle enfin, j'irais tout de suite...

—Il n'y a plus de train ce soir, répondit Jaffé ; sans cela, j'aurai bien escorté madame...

—Nous partirons demain par le premier train ; je laisserai un mot à mon mari.

Après une nuit sans sommeil, où le poids des responsabilités de toute espèce s'abattit bien lourdement sur la pauvre Odile, elle partit. Jaffé, pensant ramener son maître, avait laissé la voiture à la station de Laroche, et le groom, prévenu par un télégramme, les attendait avec l'équipage tout prêt.

La route parut interminable : enfin, les Pignons apparurent au dernier détour, et Odile franchit seule pour la première fois le seuil de la maison de sa belle-mère.

Mme Brice était descendue au bruit des roues ; en apercevant sa bru, elle fut très surprise, — et désagréablement. Son attitude contrainte, son regard froid semblaient dire : " Que venez-vous faire ici ? "

—Mon mari est absent, dit Odile, il ne pourra être ici que dans quelques heures, et je suis venue à la hâte...

—C'est fort aimable à vous, répondit Mme Brice, du ton dont elle eût exprimé tout le contraire ; mais tout est rentré dans l'ordre, et nous sommes parfaitement tranquilles. Voulez-vous vous débarasser ?

Odile ôta son chapeau et son manteau de voyage, avec l'impression qu'elle venait de commettre une méprise considérable, une de ces méprises qui vous laissent tout penaud et dont le souvenir, vingt

ans après, vous fait encore monter au front une rougeur d'humiliation.

Une fois son vêtement remis au domestique, elle ne sut plus que faire d'elle-même.

Mme Brice, après avoir fait quelques pas et remué quelques menus objets, s'excusa et retourna au premier étage, sans offrir à Odile de monter dans la chambre qu'elle habitait lors de ses séjours.

Ce manque d'usage, qui n'était peut-être pas tout à fait volontaire, car Mme Brice, malgré la belle apparence de son accueil, était fort loin d'être calme, acheva de bouleverser la pauvre Odile. Elle regarda machinalement autour d'elle, pensa que son mari, quelque diligence qu'il fit, ne saurait arriver avant plusieurs heures, et se dit que ces heures-là seraient les plus longues de sa vie. La matinée n'était pas encore assez avancée pour abrégier le temps, et Odile regretta beaucoup l'impulsion généreuse qui l'avait entraînée aux Pignons.

Pour tromper son ennui, et aussi pour avoir des nouvelles, elle descendit dans le jardin et se dirigea vers les communs. Jaffé, prudemment, expédiait le phaéton à Laroche, afin que son maître le trouvât, s'il avait pu prendre le rapide de huit heures cinquante. En voyant Odile, il vint au-devant d'elle.

— Tout va bien, lui dit-il à demi-voix, comme s'il recevait d'elle un ordre sans importance : il s'est endormi vers neuf heures du soir si profondément qu'on a pu dévisser sa serrure ; en se réveillant, il a trouvé sa grand-mère au pied de son lit, ils se sont embrassés, et c'est fini. Je crois que madame est bien fâchée d'avoir fait prévenir M. Richard, et encore plus fâchée...

Il s'arrêta, sa casquette galonnée à la main, sûr d'avoir été compris.

— Jaffé, dit Odile, prévenez le cocher que je pars avec le phaéton ; je vais aller au-devant de mon mari.

— Que dira Mme Brice ? demanda le bon serviteur.

— Mon mari lui expliquera cela comme il voudra, répondit Odile. Voulez-vous aller chercher mon manteau et mon chapeau dans le hall ?

Jaffé disparut et revint à l'instant.

— Vous direz à Mme Brice que je suis allée au-devant de mon mari, fit Ovide en passant son chapeau sur sa tête.

Jaffé appela le valet d'écurie.

— Tu diras à Madame que Mme Richard est allée au devant de son mari, fit-il ; c'est moi qui aurai l'honneur de la conduire.

— Soit, dit Odile.

Deux minutes après, Jaffé dirigeait vigoureusement ses trotteurs vers Laroche.

Odile, assise à côté de lui, méditait sur le danger des entraînements charitables, et ni l'un ni l'autre ne disaient rien. Enfin, Jaffé parla.

Traité classique d'Economie Politique

PAR F.-A. BAILLAIRGÉ

—(o):—

320 pages, belle reliure, l'exemplaire 75 centins.

En vente, au Collège Joliette, dès samedi, 4 juin.

Achetez la LITTÉRATURE AU CANADA EN 1890. Broché, 50 centins relié 60 centins, franc de port Hâtez-vous, car on n'a imprimé que 620 exemplaires. Adressez-vous au directeur de la FAMILLE.

Madame Theo, 102 rue Cherrier, Montréal, cire les fleurs naturelles, travaille les ornements d'église, enseigne la dentelle au carreau, Valentienues, Mâlines e Duchesse. Visite sollicitée.

Prime offerte aux abonnés de la FAMILLE

Comme nous l'avons annoncé, les ENGLISH HOMONYMS et les HOMONYMES FRANÇAIS, du même auteur, se vendent, l'exemplaire broché 30 centins, relié 50 centins.

Jusqu'à nouvel ordre, qu'on se le dise, il y aura pour chacun de ces deux volumes une réduction de 50 pour cent pour les abonnés de la FAMILLE.

C'est-à-dire que les abonnés de la FAMILLE peuvent avoir l'exemplaire broché pour 15 centins, et l'exemplaire relié pour 25 centins, franc de port.

S'adresser à F. A. Baillaigé, Ptre.

P. S. — Les premiers venus seront les premiers servis.

Attention !!

N'oubliez point que les abonnés de l'ETUDIANT peuvent avoir les HOMONYMES FRANÇAIS de Chs Baillaigé pour 15 centins, et le ENGLISH HOMONYMS du même auteur, pour le même prix.

Spécifique du Professeur VINK



REMEDE PAR EXCELLENCE CONTRE LA TOUX, la GOURME, l'ÉPIZOOTIE chez le cheval

Employé depuis plus de 25 ans aux États-Unis et au Canada avec un immense succès.

Lors des ravages de l'Épizootie en 1872, nombre de chevaux n'échappèrent au terrible fléau que grâce au SPÉCIFIQUE DE VINK. Chose remarquable, les chevaux auxquels on administra le SPÉCIFIQUE recouvrèrent une santé parfaite, ne conservant aucun reliquat de la maladie.

Le SPÉCIFIQUE DE VINK est aussi reconnu comme la meilleure préparation que l'on puisse employer pour purifier le sang des Chevaux et des Bestiaux. Sous son influence l'appétit perdu revient promptement, le poil devient luisant et la santé de l'animal ne tarde pas à s'améliorer.

Des témoignages nombreux de VÉTÉRINAIRES et autres, attestent la haute valeur du SPÉCIFIQUE DE VINK, dont la réputation maintenant est à l'abri de toute atteinte.

En vente chez tous les Pharmaciens et Marchands.

PRIX: 75 Cts LE GROS PAQUET,